

PAGES
MANQUANTES



E. AZAMBRE

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

LE ROSAIRE AU XV^e SIÈCLE

Le R. P. Mortier vient de publier le quatrième volume de l'*Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs* ¹. Ce volume, de plus haut intérêt, contient l'histoire de la renaissance dominicaine au XV^e siècle. A la fin du XIV^e siècle, sainte Catherine de Sienne avait inspiré à son confesseur et père, le B. Raymond de Capoue, une œuvre à laquelle la grande sainte avait travaillé avec ardeur : le retour à la ferveur primitive de l'Ordre de Saint Dominique désolé par la peste noire et ses lamentables conséquences. Cette œuvre est continuée par les héritiers du B. Raymond, aidés par un groupe des saints réformateurs, comme le B. Jean Dominici en Italie, le B. André Abellon en France, Jean Nider en Allemagne. Sous l'action de ses âmes d'élite, l'activité de l'Ordre prend un essor qui rappelle celui des plus belles époques : les Prêcheurs, avec un saint Vincent Ferrier pour chef et modèle, prennent la plus large part aux grands mouvements de restauration de vie chrétienne qui marquent la fin du schisme d'occident. L'apostolat se prodigue, l'étude maintient le culte de la vérité et la flamme de la charité, et la gloire du martyr vient couronner les héroïques efforts de centaines de Prêcheurs pour la défense de la vérité. La vie, qui ne s'est point retirée de l'Ordre de Saint-Dominique, est portée jusqu'au monde, non seulement par la prédication, mais encore par une association de simples fidèles à sa sainteté et à sa prière ; c'est à cette époque que la règle du Tiers-Ordre est confirmée, et que, grâce au B. Alain de la Roche, le Rosaire étend au monde entier le bienfait de sa toute puissante supplication.

“ Rien n'a manqué à ce beau mouvement de renaissance dominicaine, ni la puissance de l'esprit, ni la profondeur de la

¹ Chez Alphonse Picard, rue Bonaparte, 82, Paris, et chez l'auteur, via San Sebastiano, 10, Rome.

science, ni la sainte vigueur de l'énergie, ni la constance dans les déterminations, ni les délicatesses et les ardeurs de la charité, ni l'élan du zèle, ni l'étendue des services rendus, ni la sainte folie de la pénitence, ni l'héroïsme du martyr, ni l'éclat de la sainteté, ni même la gloire des honneurs religieux. Ce n'est pas moins de vingt-neuf saints, tous vivant au XVe siècle, qu'a produits ce renouveau de vie dominicaine. Et ces saints, conclut le P. Mortier, et ces bienheureux fruits de la réforme furent en même temps des hommes de grande doctrine, quelques-uns maîtres en théologie, tous apôtres puissants. Ils font un cortège splendide à Notre-Dame du Rosaire, dont le culte filial couronne magnifiquement la belle renaissance dominicaine du XV siècle".¹

Le dernier chapitre de ce volume est d'un intérêt particulier pour les lecteurs du *Rosaire*. L'auteur y raconte, "documents en main, comment le mouvement du Rosaire s'est produit à cette époque, comment il s'est organisé et développé sous l'influence et la direction exclusives des Frères Prêcheurs". Nous le produisons presque intégralement.

Le créateur du mouvement du Rosaire, au XVe siècle, est sans contredit frère Alain de la Roche.

C'était un Breton, né vers 1428, fils du couvent de Dinan où il prit l'habit de l'Ordre. Alain de la Roche appartient donc, — et je suis heureux de le signaler, — à la Province de France. Il a prit l'habit dans la province ; il y a fait toutes ses études. C'est dans la province de France qu'il s'est formé à la vie religieuse et intellectuelle. Le désir d'une vie religieuse plus intense fit passer Alain de la Roche (du couvent de Saint-Jacques de Paris) au couvent de Lille. Sous l'impulsion de plusieurs Maîtres Généraux, la réforme s'étendait progressivement dans les provinces. Le couvent de Lille fut un des premiers, dans la province de France, à l'embrasser. Cet élan vers une observance plus conforme à la vie dominicaine entraînait les âmes généreuses. Alain de la Roche fut du nombre. . . .

¹ *Année Dominic*, fév. 1909.

Alain de la Roche prit ses grades de Bachelier et de Maître en théologie. Il fut donc un professeur de carrière. Il enseigna presque toute sa vie. Et l'on peut se demander à quelle époque il eut le loisir de parcourir la Flandre, la Hollande, une partie de l'Allemagne et la Bretagne, pour y prêcher le Rosaire. . . .

Quelle fut cette prédication ?

D'après le témoignage d'Alain de la Roche lui-même, il enseigna une méthode de prier la sainte Vierge. Cette méthode consistait à réciter cent cinquante *Ave Maria*, en les divisant dix par dix par un *Pater noster*. On avait ainsi le Psautier complet de la sainte Vierge, composé de cent cinquante *Ave*, comme le Psautier liturgique est composé de cent cinquante psaumes. De plus Alain de la Roche organisait, pendant la récitation de ces dizaines d'*Ave*, une série de méditations comprenant dans leur ensemble les principaux mystères de la foi. Il unissait la prière vocale à la prière mentale, ou plutôt la contemplation. C'était une manière de se rappeler les mystères de la vie de Notre-Seigneur, et de raviver sans cesse sa foi en leur vertu efficace pour le salut des âmes.

Telle est la substance de l'œuvre d'Alain de la Roche ; il prêcha au peuple chrétien l'usage de prier la sainte Vierge en récitant cent cinquante *Ave Maria*, divisés en dizaines par un *Pater noster*, pendant que l'esprit se nourrissait du souvenir d'un des mystères de la foi. Mais, dans le principe, cette série de contemplations n'était pas fixée, comme aujourd'hui, au nombre exclusif de quinze, toujours les mêmes. Alain ne se contentait pas des mystères proprement dits. C'était plutôt comme une revue affectueuse, selon les besoins et la dévotion de chacun et du moment, de tout ce qui est de la religion. Il propose cinq méthodes de contemplation. On peut dire le Psautier ou Rosaire en ne méditant qu'une des trois séries des mystères de joie, de douleur et de gloire, ou bien en pensant aux sept sacrements qui découlent de l'Incarnation et de la Passion du Sauveur, ou bien encore en contemplant les gloires et les béatitudes de la cour célesté. Il dit même : " Si aucune des voies indiquées ne te convient et que ta dévotion te porte vers une autre, adopte-la, mais avec la ferveur qui te rendra profitable cette louange de la Bienheureuse Vierge. . . . " Malgré cela, la coutume jugée la meilleure est celle qui suit les mystères de joie, de douleur et de

gloire, tant pour Notre-Seigneur que pour sa sainte Mère. La formule demeure quand même assez vague, assez souple, pour permettre à la dévotion individuelle de choisir ce qu'elle préfère. Souvent on disséquait le mystère, et on attachait à chaque *Ave Maria* un point spécial s'y rapportant. C'était un exercice un peu compliqué et qui exigeait, pour dire un simple chapelet, un temps assez considérable. Il est facile de voir, du reste, d'après le témoignage d'Alain, que la contemplation était la chose principale dans le Rosaire. On disait un *Ave Maria* et on méditait, puis un autre *Ave Maria* et nouvelle méditation. La dizaine s'égrenait lentement et n'avait rien de l'allure rapide de nos jours. Ce n'était pas une répétition courante, suivie, mais bien une série avec repos, intervalles plus ou moins réguliers. On ne pouvait dire un chapelet à moins d'une demie-heure, et même plus. . . .

Alain n'a pas inventé la méthode de réciter un certain nombre d'*Ave Maria* farcis, c'est-à-dire, avec adjonction de mystères à méditer. . . . Il a fait plus et mieux. Il a organisé cette méthode en Psautier complet de la Vierge. Il ne s'agit plus seulement, dans son œuvre, de réciter cinquante *Ave Maria* farcis, mais bien cent cinquante, de façon régulière avec les adjonctions concernant les mystères. La méthode d'Alain n'est pas complète sans ce nombre liturgique. Ce qu'il fonde n'est pas le Rosaire déjà connu et pratiqué de cinquante *Ave Maria* farcis, mais le *Psautier de la Vierge*, trois fois cinquante *Ave Maria* farcis. On peut les séparer ou dans la journée ou dans la semaine ; mais la méthode de prier d'Alain de la Roche exige le Psautier complet. C'est un office liturgique. Il a ses trois parties distinctes, comme l'office divin : Matines et Laudes, les Petites Heures, Vêpres et Complies pour le soir. Et celui qui dit le Psautier de la Vierge ne l'a pas terminé, pas plus que le prêtre son bréviaire, s'il n'a pas récité ses trois cinquantaines d'*Ave*. Elle forment un tout nécessaire.

C'est l'organisation spéciale d'Alain de la Roche. . . Cela est si vrai que, pour éviter que sa méthode fût confondue avec les Rosaire de cinquante *Ave Maria* farcis, déjà en usage, Alain de la Roche ne l'appela jamais Rosaire, mais bien *Psautier de la Vierge*. Et en effet, ce caractère de Psautier est le signe formel de son œuvre à lui, sa création.

Alain protesterait contre ce terme de création. Car il affirme, dans ses écrits, que sa méthode est ancienne, que ce

Psautier de la Vierge fut révélé à saint Dominique par la Mère de Dieu et prêché par lui. Il accuse même un Chartreux d'avoir déformé et tronqué le Psautier de la Vierge, soixante-dix ou quatre-vingts ans auparavant, en le réduisant à cinquante *Ave Maria*. Alain ne le nomme pas, il dit seulement qu'il l'a bien connu . . .

(à suivre)

R. P. MORTIER.



SOUVENIR DE SAINT THOMAS D'AQUIN

LES DERNIERS JOURS



QUINO est un grand bourg de 2500 âmes, situé dans la plaine de la Campanie, entre Ceprano et Cassino. Il y a une station de chemin de fer. Les voyageurs, en entendant ou en lisant ce nom célèbre d'Aquino, regardent instinctivement du côté de la gare, ils voient à un mille ou deux, au pied de l'Apennin, un village gracieux, placé sur un escarpement, dominé par un château crénelé, et ils pensent que c'est là la patrie de Saint Thomas.

Oui et non. Ce village et ce château se nomment Rocca-Secca. C'était bien un fief de la famille d'Aquino, mais la ville d'Aquino est de l'autre côté, cachée dans les arbres, au milieu de la plaine, rangée au bord d'un ravin parcouru par un cours d'eau. Les environs d'Aquino abondent en sources fraîches et limpides ; c'est probablement ce qui a donné origine à la dénomination de la ville.

Aquino date des temps anté-romains. Elle porte des traces manifestes de constructions très primitives, sur lesquelles sont venues s'ajouter les constructions romaines, puis les constructions normandes, puis les constructions des Hohenstauffen, qui subsistent encore, en partie intactes, en parties ruinées. Rien que pour le pittoresque, Aquino mériterait une visite des voyageurs.

D'Aquino, on voit parfaitement les murailles vénérables du Mont-Cassin. Le couvent du Mont-Cassin explique saint Thomas. Il y fut mis en pension à l'âge de cinq ans ; c'est dans ce foyer de science et de foi, unique dans l'uni-

vers, où se condensaient tous les éléments de la culture grecque et romaine, fécondés par la religion chrétienne, que se développa le puissant génie de l'Ange de l'Ecole.

Du Mont-Cassin, le jeune gentilhomme, issu de la famille germanique qui dominait la contrée, va compléter ses études à Naples, où il prend l'habit de saint Dominique ; il va à Rome, à Paris, à Cologne ; il retourne à Paris, à Rome et à Naples, et il revient mourir près de son berceau, à Fossa-Nova.

Avec toutes les réserve voulues, on peut, à titre de curiosité, relever une ressemblance avec la destinée de Cicéron, qui, né à Arpino, à quelques milles d'Aquino, vient mourir à Formies, qui n'est qu'à quelques milles de Fossa-Nova.

Saint Thomas dut partir de Naples, vers la mi-février 1274 ; il se rendait au concile de Lyon. Le pape Grégoire X avait fait appel à tous les personnages qui, soit par leur dignité, soit par leur science, pouvaient donner un avis motivé dans les affaires qui allaient être mises en discussion ; il n'avait eu garde d'oublier les plus grands Maîtres des Prêcheurs, Frère Albert et Frère Thomas d'Aquin, que l'Eglise entière saluait comme son plus illustre docteur.

Celui-ci avait pris congé du roi Charles d'Anjou, qui l'avait instamment demandé comme professeur au pape Grégoire, et lui payait douze onces d'or d'honoraires par an. L'once d'or vaut encore aujourd'hui quinze écus, un peu plus de douze dollars ; c'était la plus haute paye qui eût été accordée aux professeurs de l'Université de Naples. Les historiens du saint racontent que le roi lui demanda ce qu'il dirait au Pape et au Concile des affaires de Naples : " Je dirai certainement la vérité ", répondit Saint Thomas.

Il est nécessaire de tenir compte de cette circonstance pour comprendre l'allégation très fondée, que le saint Docteur est peut-être en droit de joindre à l'aurole des confesseurs la couronne et la palme des martyrs. Plusieurs historiens, à peu près contemporains, prétendent que le roi de Sicile fit empoisonner saint Thomas ; il est certain, en tous cas, que les contemporains l'en ont cru capable. Dante a répété l'accusation et l'a immortalisée.

Le témoignage de Dante est fort grave. Dante était presque contemporain de saint Thomas (1265-1321) ; il était allé deux fois à la cour de Naples pour des ambassades. *Le Purgatoire*, où il a placé les vers qui stigmatisent

saient Charles d'Anjou, a été composé vers l'an 1314 ; il y avait donc quarante ans à peine que saint Thomas était mort.

Il est vrai que l'accusation de Dante n'est pas explicite ; mais elle n'en est que plus cruelle. Il est aisé de remarquer qu'il met le meurtre de saint Thomas sur la même ligne que le meurtre de Conradin ; il a l'air de dire : Voyez, le second crime est aussi éclatant que le premier. Voici ses paroles :

Charles vint en Italie, et, par expiation,
Il fit une victime de Conradin ; puis,
Toujours par expiation, il rejeta Thomas dans le ciel.

(C. XX.)

Mais il y a un autre témoignage plus ancien encore que celui du poète, c'est celui de l'historien Villani. Villani dit expressément que saint Thomas mourut à Fossa-Nova, empoisonné par ordre de Charles d'Anjou, qui craignait que le Pape ne le fît cardinal. C'est là une version particulière à Villani. L'opinion commune des historiens de saint Thomas, même des contemporains, par exemple Tolemeo da Lucca, religieux de son Ordre, qui avait été son confesseur, est que Charles d'Anjou l'a fait ou l'a laissé empoisonner, parce qu'il craignait défavorable de sa part au Concile de Lyon et au près du Pape Grégoire X. Cette opinion est confirmée par les plus anciens commentateurs de Dante.

La version la plus constante est celle-ci. Saint Thomas ayant affirmé au roi qu'il dirait la vérité au Pape et au Concile sur les affaires de Naples, le roi entra dans une grande colère. Il savait le crédit qu'avait saint Thomas dans l'Eglise, il vit s'évanouir ses rêves d'ambitions ; il crut que le Pape le déposerait comme Frédéric, et que jamais il ne pourrait reconquérir Constantinople. Les courtisans, témoins de sa colère, prirent des dispositions pour faire accepter à l'illustre voyageur des confitures empoisonnées qu'ils ajoutèrent à ses provisions.

Aucune preuve n'est venue contredire cette version. Il n'y a pas eu de quoi porter un jugement définitif, aussi l'Eglise s'en est-elle abstenue.

Saint Thomas partit donc vers la mi-février, accompagné de Fra Reginaldo da Piperno, son confesseur, qui le soignait "comme une nourrice" depuis trois ans, par ordre exprès du Pape, ne le quittait jamais et pourvoyait à tous ses besoins, "car sans cela il serait mort avant le temps, n'ayant aucune attention aux choses matérielles". Avec Fra Reginaldo, nous voyons mentionné l'abbé Roffridus, neveu de saint Thomas, probablement jeune gentilhomme engagé dans les Ordres. Ils voyageaient sur des mules, accompagnés d'un frère convers.

A Teano, le doyen du lieu, *dominus Guglielmus*, se joint à eux et les accompagne quelque temps. A quelques pas de la ville, dans un endroit appelé Borgo-Nuovo, saint Thomas donna de la tête, par mégarde, contre une branche d'arbre qui s'avancait sur le chemin. Fra Reginaldo s'empressa d'accourir, et de lui demander s'il s'était blessé, et *ipse respondit quod parum*.

La conversation continue. Fra Reginaldo dit au saint : "Maître, vous allez au Concile, il s'y fera beaucoup de bien pour l'Eglise Universelle, pour l'Ordre, pour le royaume de Naples".

— Dieu vous entende, mon fils !

— Et puis, vous et Frère Bonaventure, vous serez cardinaux.

— N'en croyez rien, reprit le saint homme ; moi je ne changerai jamais d'état. *Sis securus quod ego nunquam in perpetuum mutabo statum*

Il n'est pas aisé de préciser si les voyageurs se rendirent de Teano à Terracine par la voie Appia, ou s'ils s'avancèrent dans la Campanie, en passant devant Monte-Cassino, Aquino et Ceprano. Ce dernier itinéraire paraît plus probable, si l'on tient compte que saint Thomas, avant d'aller mourir à Fossa-Nova, s'arrêta quelques jours à Maenza, chez une de ses nièces, dame du lieu, mariée au comte Ceccano. Quand il fut près de Monte-Cassino, l'abbé de ce célèbre monastère le fit inviter par lettre à monter à l'abbaye, pour donner aux religieux l'explication d'un texte des *Morales* de saint Grégoire. Frère Thomas profite, dans sa réponse, de la longueur du jeûne et de l'office, pour s'excuser de ne point aller à l'abbaye ; puis il résout, avec sa clarté ordinaire, les difficultés du texte proposé. Cette lettre est probablement le dernier écrit de saint Thomas ; elle fut retrouvé, au Mont-Cassin, en 1877, et en l'exami-

nant, on a cru y voir l'autographe même du saint Docteur.

C'est pendant le séjour de saint Thomas à Maenza que se déclara la maladie. Il perdit l'appétit, et ne pouvait toucher aucune nourriture. Fra Reginaldo, alarmé, courut lui-même à Piperno, son pays, qui est situé sur une hauteur opposée, du côté du midi, chercher un médecin, son compatriote, nommé Giovanni Guidoni. Le médecin interrogea le voyageur malade, et, à force de questions, il lui fit dire qu'il mangerait volontiers des anchois de France, *alecias Franciæ*.

Le médecin lui-même monta à cheval, et il alla au pont de Fossa Nova, où passaient tous les pêcheurs de Terracine et de Gaëte, espérant peu trouver les poissons demandés par le saint Docteur, car la Méditerranée ne produit guère de ce poisson. Il attendit les pêcheurs au passage. Le premier qu'il vit portait une corbeille de poisson sur la tête ; il l'arrêta. " Que portes-tu là ? — Ce sont des sardines, *sunt sardas* ". Le médecin chercha quand même, et il trouva une bonne quantité de ces anchois que désirait le malade.

Certains récits nomment ces poissons miraculeux *haringas*, des harengs, mais l'opposition des mots *aleciae* et *sardae* est notable ; il s'agit sans doute de grosses sardines de la Méditerranée que l'on trouve à Naples, et de ces fins anchois de France, dont saint Thomas avait mangé à Paris. Il ne voulut point goûter de ceux-ci, imitant, dit le récit, le roi David qui ne voulut pas boire de l'eau que ses capitaines étaient allés chercher à Bethléem, au péril de leurs jours.

On voit dans les récits qu'à la suite de cet incident saint Thomas se remit et qu'il continua son voyage. D'autres exposent que, se sentant plus mal, il ne voulut pas mourir au château de sa nièce, *Domina Francisca a Maienza*, et qu'il se fit transporter en toute hâte à l'abbaye de Fossa-Nova. En voyageant à cheval, au pas, on peut se rendre en deux ou trois heures de Maenza à Fossa-Nova.



Fossa-Nova est une magnifique abbaye de Cisterciens, située au pied des derniers cols des montagnes Volsques, vers les Marais Pontius. Elle-même est bâtie dans un bas-

fond, qui équivaut à un marais ; elle est bien nommée Fossa. Elle est aujourd'hui inhabitable à cause des fièvres.

L'église est du style gothique méridional ; elle a trois nefs vastes et hautes, un clocher semblable à une coupole, suspendue sur le croisée de la grande nef et de l'absside. Elle était telle quelle, lorsque saint Thomas y arriva, aux premiers jours de mars. L'abbaye est comme étouffée par les collines et les bois ; le site est mélancolique, du moins dans cette saison, où les chênes verts ont une teinte noirâtre et les rochers des teintes grises. Il y a un cloître admirable, supporté par des colonnes de marbre accouplées, une salle de chapitre, un réfectoire immense, des dortoirs pour cent cinquante religieux.

En 1274, l'abbaye de Fossa-Nova était gouvernée par Annibale de Ceccano. C'est lui qui accueillit saint Thomas et qui reçut son dernier soupir. Il fut créé cardinal, l'année suivante, par le pape Grégoire X, en récompense des soins rendus par lui au Docteur Angélique.

En franchissant le seuil de l'abbaye, saint Thomas dit à son compagnon : “ *Fili, haec requies mea in seculum seculi ; hic habitabo quoniam elegi eam !* ” C'était le lieu de son repos. Il fut installé dans la chambre même de l'abbé, située derrière le chœur de l'église ; on la visite encore aujourd'hui. C'est une chambre haute et triste, située au premier étage ; la toiture est par-dessus. Elle est éclairée par deux hautes et minces fenêtres au couchant. Il y a une alcôve, où a été le lit sur lequel saint Thomas a expiré. Le lit a été remplacé par un autel, orné d'un bas-relief de l'école du Bernin ; le saint y est représenté sur son séant, un livre à la main, et exposant le *Cantique* aux religieux qui se pressent autour de lui, — les uns versent des larmes, les autres écoutent avec admiration les paroles qui tombent de ses lèvres, ou les recueillent avidement par écrit. On a pratiqué dans la muraille une ouverture, qui rappelle le point par où pénétra le rayon de soleil qui vint, dit-on, illuminer cette chambre, au moment où saint Thomas allait rendre le dernier soupir. Sur le plafond est représenté l'Esprit-Saint planant sur le grand Docteur, qui porte le soleil sur sa poitrine.

Les récits contemporains, adoptés par les Bollandistes, nous font voir clairement la scène de la mort et des funérailles. Saint Thomas dut vivre à Fossa Nova tout au plus quatre ou cinq jours. Tous les religieux s'étaient mis à son

service ; ils portaient eux-mêmes du bois pour faire du feu près de sa chambre ; on voit encore le foyer. En retour de cette suprême hospitalité, le saint Docteur laissa aux Cisterciens, comme souvenir de sa présence à Fossa-Nova, son explication du *Cantique des Cantiques*, qu'il dicta de son lit de mort.

Mais la maladie faisait des progrès effrayants ; saint Thomas prédit sa mort prochaine. Il répétait souvent ce verset allégorique : *Veni, dilecte mi, ingrediamur in horto !* Il demanda le saint Viatique, et lorsque l'abbé entra dans sa chambre avec le Saint Sacrement dans les mains, il descendit de son lit et roula à genoux dans la ruelle, en murmurant cette hymne qu'il avait composée :

*Adoro te, latens veritas,
Quae sub his figuris vere latitas !*

Il demanda aussi l'Extrême-Onction, et se laissa remettre sur son lit. Il expira dans la matinée du 7 mars. Il n'avait que quarante-huit ans.

On entendit une harmonie céleste autour du monastère, et l'on avait remarqué que, depuis plusieurs jours, une étoile insolite, une comète, brillait sur la flèche du monastère.

De tous les pays des environs, les prélats, les seigneurs, le clergé, le peuple accoururent.

Les funérailles furent célébrées le surlendemain, 9 mars, Fra Reginaldo prononça l'éloge funèbre, que nous avons tout entier, et qui est d'une simplicité étonnante. Les Cisterciens ensevelirent l'illustre défunt dans leur église, auprès du maître-autel.

A l'heure où Frère Thomas expirait à Fossa-Nova, le Bienheureux Albert le Grand, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, conversait à Cologne avec le Prieur du couvent et Frère Albert de Brescia. Tout à coup le vieillard s'interrompt et se met à pleurer : " Hélas ! s'écrie-t-il, Frère Thomas, mon fils en Jésus-Christ, la lumière de l'Eglise, vient de mourir ! "

" C'était vraiment la lumière de l'Eglise, mais elle n'était point éteinte. Saint Thomas d'Aquin continue depuis sa mort, et continuera jusqu'à la fin des temps, d'être, pour l'Eglise, ce soleil radieux dont il porte l'emblème sur sa poitrine " .

R.

AU SACRÉ-CŒUR DE BEAUVAIS

SOUVENIRS D'UNE CONVENTINE

(Suite et fin)



POUR apprendre les œuvres des Classiques du programme d'études, il fallait employer ce court espace de temps, appelé " cinq minutes ", qui revient si souvent dans l'horaire, la cloche sonnait toujours cinq minutes avant la demie ou l'heure, afin de permettre aux élèves de se transporter d'un endroit à un autre. Elles pouvaient alors étudier pendant ces rangements, et celles qui n'en profitaient pas faisaient exception. Ces " cinq minutes " ajoutées les unes aux autres donnaient plus d'une heure d'étude par jour.

Avant de quitter, au mois d'août, il se donnait des devoirs de vacances, et les petites Françaises y étaient tellement habituées qu'elles trouvaient tout naturel de les rapporter faits à la rentrée des classes. A l'époque des vacances, les Religieuses recommandaient aux élèves de ne pas négliger leurs exercices de piété ; qu'il leur fallait surtout continuer la communion fréquente, pour elles d'abord, mais aussi, afin de donner le bon exemple dans leur famille. Elles ajoutaient, avec raison, qu'il leur était pénible de penser qu'après avoir travaillé pendant dix mois à leur inculquer l'amour de la vertu et de la piété, elles en abandonneraient la pratique, et perdraient ainsi en peu de temps les fruits d'un si long labeur. Les petites Conventines du S.-C., fidèles à communier fréquemment, étaient

toujours attendues avec impatience par le bon Curé de leur paroisse, la foi disparaissant partout de jour en jour. Alors les mères qui ne continuent pas l'œuvre des religieuses lorsque leurs enfants rentrent au foyer, n'ont-elles pas tort, et n'assument-elles pas une grande responsabilité ? Ne sont-elles pas d'autant plus obligées de leur procurer les moyens de rester purs et bons, qu'ils sont dans le monde exposés davantage au danger ? La grande œuvre de l'éducation ne tolère point ces contradictions : religion au couvent, négligence dans la famille, car elles nuisent au progrès moral de la jeunesse, — beaucoup plus logique qu'on ne le pense, — et la porte à croire que le couvent lui impose un jour dont le monde la délivre.



Le Pape Pie IX, qui connaissait bien le S.-C., a dit à propos du règlement des élèves qu'une enfant qui l'observerait bien et qui mourrait à sa sortie du pensionnat, irait au ciel tout droit. De telles paroles, émanées de si haut, n'ont pas besoin de commentaires ; j'ajouterai cependant que ce règlement devait être observé à la lettre et avec joie, par amour du devoir, jamais par obligation. Pas de mélancolie, ni de minois rêveurs, chez les petites conventines : il fallait toujours sourire.

Sans donner aucun détail sur ce règlement, je crois nécessaire de dire qu'un certain temps était consacré à la gymnastique. Le gymnase était bien amenagé, et le costume en usage pour les exercices, simple, mais très-approprié. La Maîtresse de maintien faisait parfois placer un bouquet à l'endroit le plus élevé de la pièce, et il appartenait à celle qui, passant des échelles volantes aux trapèzes, allait le chercher sans mettre pied à terre.

Tous les jours, d'une heure et demie à trois et demie, nous avions le cours de travail à l'aiguille. A ce cours, une Maîtresse dirigeait la conversation et la lecture, — car c'est là que nous apprenions à lire à haute, — et l'autre enseignait la couture. Aucun ouvrage de fantaisie n'était permis. Il fallait d'abord apprendre à raccommoder, puis tout ce qui se rattache à l'élégance de la lingerie ; et c'était charmant. Je crois qu'il y a des choses qu'il est permis à

une femme d'ignorer, *mais il faut absolument qu'elle sache coudre*. Ce n'est pas si terre à terre que de savoir poser une pièce aussi élégamment que solidement ; du reste, la femme cultivée relève les plus humbles fonctions en leur imprimant son cachet de distinction personnelle, et révèle ainsi, en toutes choses, l'artiste qu'il y a en elle. La broderie, hélas ! si peu à la mode ici, nous était enseignée, ainsi que le point sur tulle à l'aide duquel nous faisons d'élégants cols, et de larges dentelles pour les nappes d'autel ou les aubes. A part cela, nous confectionnions des vêtements pour les pauvres ; on nous permettait d'adopter une petite fille choisie à l'Externat, car les Religieuses du S.-C. avaient gardé, malgré tout, la direction de l'école communale. Le jeudi midi, nous allions voir notre petite pauvre, et c'était là le seul jour où nous avions la permission de lui garder notre dessert ; au S.-C. on aime le discernement partout : en imposant une limite à notre bon cœur, nous apprenions à avoir du jugement même dans la charité. Arrivée dans la cour de l'Externat, chaque élève prenait sa petite fille à part, et, s'il advenait que la protégée manquât de sagesse, il nous fallait risquer de douces remontrances. J'ai remarqué que c'étaient toujours les élèves les plus dissipées qui faisaient la meilleure admonition, — ce qui donnerait à penser que pour être bon moraliste, il faut avoir connu par expérience les faiblesses de l'humanité. . . .

Je vois encore ma petite protégée de dix ans, avec sa grande bouche, ses immenses yeux bleus, son air espiègle, ses mignons sabots et son tablier à carreaux. Je n'oublie pas surtout son dernier billet. C'est la veille de mon départ pour l'Amérique qu'on me remit un petit carré de papier tellement plié et replié, qu'il gardait trace des doigts à tous les angles. La bonne et grosse écriture, tremblante d'application, était tout un poème de bonne volonté, et le contenu, une idylle mystique inspirée par le cœur, une suite d'actes de morification accomplis pour m'obtenir un heureux retour dans mon pays : heures de silence, leçons bien apprises. . . . classes de sagesse exemplaire. . . . bouquets spirituels, et le tout attesté par la Maîtresse ; mais après l'attestation, on avait remarqué un grave oubli, et la grosse écriture reprenait, en montant et montant toujours, et disait : “ *Actes d'humilité : un* ”.

A part le pensionnat et l'école communale, les Religieuses dirigeaient encore un Orphelinat. Les enfants y

entraient en bas âge, et n'en sortaient qu'à vingt et un ans ; elles recevaient une bonne instruction, apprenaient à coudre et à devenir expertes femmes de chambre. C'étaient elles qui venaient nous coiffer. A leur sortie de l'orphelinat, ces jeunes filles étaient placées dans de bonnes familles, munies d'un joli trousseau et de quelques centaines de francs.



Le règlement ne permettait aucun bijou ; seule une montre était tolérée comme nécessaire, mais au bout d'un cordonnet de soie. A part l'uniforme noir, nous avions aussi le blanc, réservé pour les grandes fêtes, et le gris perle pour les dimanches, dès que le printemps s'annonçait. Il était strictement défendu de se présenter, soit à la chapelle, soit au salon, soit chez la Rév. Mère Supérieure ou la Maîtresse Générale, sans être gantée. Nous devions, au moins tous les mois, déposer notre carte dans le cabinet de ces deux Religieuses, pour solliciter le plaisir d'une entrevue. Charmant usage, qui servait à nous convaincre qu'il y a des visites obligatoires ; et puis, nous réglions, en même temps, nos grands ennuis de petite fille.

Tous les mois, on nous obligeait de produire un état de nos recettes et dépenses, dans de petits cahiers de compte qu'il fallait tenir à l'ordre, car ils étaient envoyés à l'économat pour examen.

Au réfectoire, nous étions dix par table. La présidente servait la viande, et la sous-présidente offrait le pain, versait le vin. Il fallait apprendre à dépecer. Les charges de présidente et de sous-présidente étaient considérées honorifiques. On nous sollicitait de prendre du potage et de tous les mets. A la fin du repas, la Religieuse surveillante passait à chaque table, avec un carnet que nous appelions le " cahier noir ", tellement nous l'avions en horreur, et demandait à la présidente de lui donner les numéros des élèves qui n'avaient que peu ou rien pris. Après avoir consulté le cahier, la Maîtresse de santé venait s'enquérir auprès des élèves de la cause de leur manque d'appétit. Si l'enfant était souffrante, tous les soins possibles lui étaient prodigués ; si la jeune fille n'était que contrariée, parce qu'elle avait eu " une affaire ", — terme en usage, — en

classe ou ailleurs, on la faisait d'abord consentir à prendre un gentil petit dîner, puis la Religieuse l'aidait à arranger "son affaire"; de sorte que les maladies morales et le mal-être physique étaient toujours pris à temps. J'ai rapporté ces détails pour montrer jusqu'à quel point s'étend la sollicitude éclairée des religieuses du S.-C. à l'égard de l'enfant.

Il y a au S.-C. trois espèces de distinctions honorifiques : les rubans bleus, ou de sagesse, pour les grandes, les verts, ou d'aspirantes, pour les moyennes, et les roses, ou d'encouragement, pour le petit pensionnat. Ces rubans se portent sur l'épaule droite et vont s'attacher à la taille sous le bras gauche ; ils rappellent les "bleues" et les "vertes" de la Maison de St-Cyr, chère à Madame de Maintenon. Ces rubans étaient votés par les élèves au scrutin secret ; celles qui perdaient leurs notes de bonne conduite n'avaient pas droit de vote.

Aux distributions de prix comme aux séances, Messieurs les Ecclésiastiques étaient seuls admis, et il en est ainsi dans toutes les maisons du S.-C. Nous avons reçu des cardinaux, des évêques, des prêtres, mais jamais de laïques.

Aux séances, il s'est donné maintes comédies, ainsi que du Molière, du Racine et du Corneille. *Athalie*, *Cinna* et *Polyeucte* furent joués au complet.

Tous les points du règlement devaient être généralement observés, à moins de raisons majeures ; cependant, aucune élève n'a jamais pu s'exempter des deux choses suivantes : la leçon de maintien et l'examen du dentiste.

Au mois d'octobre, après la rentrée, il fallait aller faire examiner nos dents : la revue générale terminée, le dentiste venait opérer tous les vendredis. Il m'est impossible de décrire ce que le pauvre homme causait de perturbations dans l'atmosphère de ce paisible couvent. Son nom seul semait l'épouvante ; ses manches supposées pleines d'instruments de supplice, faisaient couler des pleurs amers. La Maîtresse Générale, en nous annonçant le dentiste, ajoutait toujours qu'aucune raison ne pouvait dispenser d'y aller ; elle avait à peine fini de parler, qu'on voyait se diriger vers elle des jeunes filles aux regards effrayés et suppliants, mais tout était inutile ! Je ne saurais trop louer cette fermeté qui, mal appréciée d'abord, fut cause d'un si grand bien. On vient de me dire qu'il est question, à Montréal, que chaque maison d'éducation ait désormais son dentiste.

J'en suis heureuse pour mes jeunes contemporaines ; car, plus tard, non-seulement elles ne craindront plus ce médecin si redouté, mais elles lui devront encore de bonnes dents saines, aussi belles qu'utiles.

La gaieté, la simplicité, l'amabilité, la discrétion, le tact, l'exactitude si peu pratiquée dans le monde, le dévouement et la bonté sont à l'ordre du jour au S.-C ; et, avec certaines remarques dont je me souviens encore, je revois la silhouette de chaque religieuse qui les faisait, comme si ces observations s'étaient confondues avec elle. L'une, grande, maigre, l'air austère, nous recommandait sans cesse d'être gaies ; car, ne manquait-elle pas d'ajouter, " un saint triste est un triste saint ".

La Maîtresse de santé possédait tout à fait la tête de l'emploi : elle était d'un incarnat admirable. Comme elle ne riait que très-rarement, nous croyions que c'était dû à l'influence du rôle sérieux qu'elle avait à remplir auprès de nous. Elle avait l'habitude de nous parler à l'interrogatif, comme un médecin qui diagnostique : " Ne prendrez-vous pas votre médecine maintenant ? Non ? Vous n'êtes pas aimable ? Alors, corrigez-vous au plus tôt, ou vous serez à charge à Dieu et aux hommes ".

Une religieuse âgée, très-myope, aussi distraite que cultivée, aimant à partager ses impressions avec les élèves des hautes classes, fut prise, un jour, d'une émotion intense, devant des lauriers que nous venions de fleurir, avec du papier de soie. Elle s'approchait des arbustes, puis s'en éloignait avec force gestes de surprise ; enfin elle s'écria : " Mes enfants, venez voir ! Ces lauriers ont produit des montres ! " Par déférence, nous n'osâmes pas prolonger son erreur ; alors elle sourit finement, et ajouta : " C'est égal, j'aime mieux m'être trompée que d'avoir vu de telles horreurs ".

Cette religieuse à l'air noble, qui souriait toujours, même avant qu'on lui parlât, afin de nous prévenir d'être aimables, personne ne l'avait jamais " entendue rire ". Rien ne lui plaisait tant que la bonne tenue, qu'elle considérait être l'esprit du corps. Elle causait admirablement,

savait diriger une conversation de manière que chacune pût y briller ; lorsque la gaieté nous emportait, elle nous arrêta, et, avec un sourire charmant, faisait remarquer “ qu'on entendait rire à la cuisine, mais qu'on voyait rire au salon ”.

Oh ! la petite religieuse si vive, si spirituelle, qui avait une manière à elle de prendre chaque élève, et qui trouvait toujours un bon côté à tous nos ennuis ! ” Comment disait-elle un jour à une élève trop sensible, ces demoiselles ont osé rire de vous ? Le grand malheur ! vous vous trompez ; c'est votre originalité qui les a amusées ! Consolerez-vous, mon enfant, il y a beaucoup de personnes en France qui paieraient cher le pouvoir de faire rire leurs contemporains, mais cela ne s'achète pas ”. Et elle riait de tout son cœur.

La grave Maîtresse des études, qui avait le premier cours de récréation, ne permettait pas qu'une expression un peu vive échappât, même dans l'ardeur du jeu. Un jour, elle nous fit remarquer que pour lancer un mot piquant, il n'était pas nécessaire d'être intelligent, il suffisait d'avoir mauvais cœur : “ Et la preuve, disait-elle, en est que ces mêmes personnes ne trouvent jamais le mot d'esprit qui fait plaisir ”.



C'était le jour de la rentrée. Une nouvelle petite conventine pleurait à fendre l'âme. La religieuse qui lui faisait parcourir le jardin pour la distraire, ne savait plus que lui dire : “ Ah ! s'avisa-t-elle, nous avons plusieurs étrangères ; voici même une Canadienne qui vient vers nous ”. A ces mots, l'enfant enlève le mouchoir de ses yeux, et, consolée comme par enchantement, me regarde avec un intérêt digne d'un meilleur sort ; puis, aussi surprise que désappointée, elle s'écrie : “ Comment ! elle n'a pas de plumes sur la tête ! ” Cette naïve fillette de quatorze ans était si blanche, avec des joues et une petite bouche ramassée en paquet d'un coloris si intense, que sa figure ressemblait à une jatte de lait sur laquelle seraient tombées des feuilles de rose. Ses yeux bleus, très grands ouverts, paraissaient destinés à l'étonnement, et son petit nez fin se retroussait un tantinet lorsqu'elle souriait, comme pour souligner la joie ; gentille et douce, elle avait un air étrange, un peu sauvage, justifié, du reste, par le nom d'oiseau

qu'elle portait. Les Américaines, profitant de son malheureux mot, lui racontèrent d'étranges choses sur les Canadiens. Longtemps après, je lui dis un jour : " Alors, vous ne croyez plus à mes plumes ? " — " Non, répondit-elle rougissant, mais ce que vous en avez perdu, à mes yeux, Rita ! . . . Vous êtes maintenant comme les autres ! " Il me sembla que son petit nez restait retroussé encore plus longtemps que d'habitude. . . .

La jeune Française, qui passa une fois les vacances de Pâques avec nous au couvent, avait l'air d'une peinture de primitif, car elle portait le cachet d'un autre âge. Ses yeux étaient gris avec de grands cercles bruns, son teint pâle, sa bouche grande et vermeille, son front bas et ses cheveux noirs toujours portés en bandeaux. Personne ne l'avait vue avec un autre livre qu'un dictionnaire de rimes, qu'elle tenait près de ses yeux au point d'en loucher. Elle avait des expressions uniques pour traduire son ennui. " Petit moustre ! " était son terme d'amitié, et elle ne le prodiguait pas. Elle aurait voulu être présente à la tour de Babel, " à cause du comique épataut des situations causé par la confusion des langues ". Je rapporte le trait suivant, pour donner une idée de l'imagination de ce poète en herbe.

" Vous, disait-elle, les Américaines, vous avez un idéal, mais un idéal réalisable, que ce soit art, dollars ou voyages ; mais moi, qui me donnerait d'entendre éternuer un mammouth, le plus parfait de sa race, celui qui le premier ouvrit ses yeux émerveillés sur la création ! Je le vois venir de l'Asie ; nos édifices lui semblent des taupinières ; il les écrase sans les voir. Les mortels croient à la fin du monde. . . ce n'est que le mammouth qui passe ! La légère poussière qu'il soulève sous ses pas le fait tout naturellement éternuer ; la terre en tremble, puis, pour se reposer de l'effort, il s'arrête, et d'un air étonné, voit notre cathédrale : " Tiens, se dit-il, on dirait de la dentelle. Est-ce du gothique, de l'ogival ou de la renaissance ? "

C'était une mignonne petite blonde, toute rose, aux yeux gris d'acier, à l'abondante chevelure, à l'air capricieux, volontaire. Lorsque, pour la première fois, j'arrivai dans l'anti-chambre du dentiste, elle était là pleurant à chaudes larmes, se tenant la tête à deux mains, et, repliée sur elle-même, elle sautait sur le bout des pieds comme sur des charbons ardents, de sorte que les genoux semblaient

lui toucher au menton. Compatissante, je lui dis : “ Il vous a donc fait bien mal ? ” — “ Mais non, dit-elle, je n’y suis pas encore allée. . . ” — “ Mais si vous pleurez si fort avant, que ferez-vous donc après ? ” — “ Après ? ” reprit-elle indignée, ah ! vous, les Américaines, vous ne sentez rien ; je pleurerai de nouveau : et n’est-ce pas assez ? . . . ”

Je la vois encore, cette belle grande jeune fille de dix-huit ans, au profil grec, à la taille admirable, aux cheveux châtain clair, légèrement ondulés, plantés bas. Ses yeux étaient gris, expressifs, son teint frais, mais d’un éclat adouci, et, sur tout cela, un cachet d’originalité unique qui décelait la race. A quinze ans elle avait terminé son cours, mais, après avoir passé trois années dans le monde, elle était revenue au S.-C. avec la manie de toujours employer une élégante face-à main lorsqu’elle regardait au loin. Les femmes sont surtout des êtres d’intuition, et, sans nous rendre compte comment ni pourquoi, nous sentions que cette grande compagne avait beaucoup souffert de son passage dans le monde. Un peu mélancolique, mais tendre, elle ne manquait jamais l’occasion d’un avis discret. Un jour, elle écrivit dans un album le joli sonnet suivant du Marquis de Ségur, qui donne une idée de l’état d’âme de la jeune conventine :

Et les bois sur son front étendent leurs ombrages,
Le livre commencé va tomber de sa main ;
La brise curieuse en feuillette les pages
Comme un enfant pressé d’arriver à la fin.

Oubliant la fraîcheur et l’éclat du matin,
Elle poursuit en l’air de confuses images
Et, tout bas, elle épelle au livre des nuages,
Les lettres de ce mot mystérieux : demain.

Pourquoi rêver ainsi ? que fais-tu, jeune fille ?
Sur ta tête, en ton cœur, le printemps chante et brille :
Ecoute sa chanson et respire ses fleurs.

Ici, les jours sont purs, les nuits pleines d’étoiles,
L’avenir est à Dieu, ne lève pas ses voiles. . . .
Qui sait ce que demain te réserve de pleurs ? . . .

Et les lendemains sont venus pour toutes les conventi-
nes de ce temps-là, mais qu'importent les larmes, si tom-
bant de nos yeux elles creusent le cœur en tendresse plus
profonde ? Pour mériter de trouver le geste qui console,
ne faut-il pas avoir souvent pleuré ?

Hautaine, elle disait, cette autre noble, menue, si blan-
che et si rousse que c'était, entre sa figure et ses cheveux,
comme un combat à qui surpasserait l'autre en éclat : " Si
je n'étais pas *moi*, j'aurais aimé vivre avant, pour être cha-
noinesse. On m'aurait appelé Madame la Chanoinesse de
X. . . . et cela aurait eu grand air "

Et cette pâle mince jeune fille de seize ans, aux grands
yeux noirs bistrés, doux comme du velours, qui paraissait
consumée par un feu intérieur : " Oh ! ma Mère, s'écriait-
elle un jour, je voudrais aller convertir les Chinois, comme
Ste-Thérèse les Maures. . . . "

" Vraiment ? dit la religieuse ". — " Oui, Madame, je
sens que c'est ma voie, je les aime tant déjà ! ". — " Et pour-
quoi, ma bonne enfant, les Chinois plus que les autres ? "
Les mains jointes, le regard extatique, l'enfant répondit en
rougissant : " Parce qu'ils sont laids, Madame ; ils me font
tant pitié ! ". . . . La petite mystique se maria, et n'épousa
pas même un Chinois.

Mais le trait de la fin appartient à une enfant de sept
ans. Très agitée d'ordinaire, elle fut, pendant l'heure qui
suivit sa première confession, d'une sagesse telle qu'on la
crut souffrante. La Maîtresse lui en demande la raison, et
la fillette de répondre : " Madame, j'ai été si étonnée de
voir combien le bon Dieu ressemblait à Mr. l'Aumônier ! "

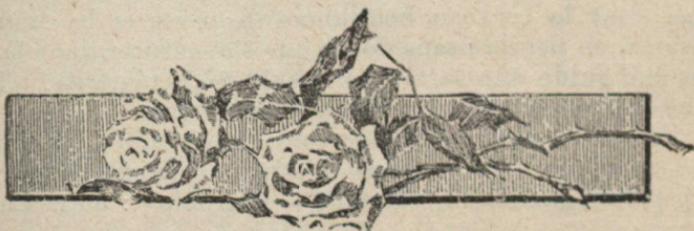
Quelques années après, ce que l'on pressentait déjà de
mon temps, arriva : les Religieuses du S.-C. durent quitter
leur pays avec tant d'autres, et de partout, en France,
furent réalisées, prenant la route de l'exil, les grandioses
" Pénathénées chrétiennes " de l'illustre Flandrin. J'avais
connu les religieuses qui les dernières quittèrent le cou-
vent. . . . Puis, il se fit un grand silence entre l'ancienne
compagne de pensionnant avec qui je correspondais et moi,
le sujet étant devenu par trop poignant. L'an dernier, elle

m'apprit que notre "*Alma Mater*" était de nouveau appelée à l'honneur, que l'Evêque, obligé de quitter son ancien palais, l'avait choisie pour en faire sa résidence. La partie du monastère serait consacrée au grand Séminaire ; les vastes salles de classe et d'étude, au petit Séminaire ; l'autre aile deviendrait palais épiscopal. Il faut avouer que les choses de ce monde n'ont pas souvent une aussi belle fin, car là où s'épanouissaient des âmes d'enfants, vont maintenant se former des cœurs d'apôtres.

Te voilà sauvé du silence et de l'oubli, ô mon vieux couvent, et, sereine, je termine le récit de toutes ces frêles choses claires de mon jeune passé, sur lesquelles est tombée pour jamais, la "beauté fixe du souvenir" comme un voile qui les protégera de tout, même du temps.

RITA BERNARD.

Montréal, ce 15 Janvier 1909.



VARIÉTÉS

OPTIMISME OU PESSIMISME ?



L'HOMME est-il bon ou mauvais ? Ni l'un ni l'autre, ou, si vous préférez, l'un et l'autre. Sa nature, œuvre divine, ne peut qu'être bonne, et Dieu s'est complu en elle. Mais elle n'est pas demeurée intacte : le poids du péché nous entraîne vers l'erreur et le vice. L'ignorance et la concupiscence, tristes fruits de la faute d'origine, ont créé en nous comme une seconde nature, qui de " fils de grâce " nous a faits " fils de colère ", et, si Dieu ne nous sauvait, nous ferait " fils de perdition ".

Quoique délivrés des peines éternelles dues au péché commun, quoique redressés dans notre raison, et raffermis dans notre volonté par la grâce de rédemption et de vie, nous demeurons comme dans un état de convalescence perpétuelle, où les relèvements alternent avec les rechutes.

Je parle des baptisés. Si ces chrétiens sont des jeunes gens, dont le cerveau bouillonne de rêves et le cœur de passions, on pensera sans doute que s'aventurer dans la vie sans un guide sûr serait pour eux folle témérité. Tout jeune chrétien a besoin d'un directeur d'âme.

Heureux ceux qui rencontreront un homme qui ressemble à celui que vient de nous décrire en artiste délicat, en fin psychologue et en fils aimant, le P. Noble¹ : au P. Lacor-

¹ Le P. Lacordaire, abbé et directeur des jeunes gens, par le P. AENRI-DOMINIQUE NOBLE. O. P. In 12, 368 pages. Prix : 3 francs, chez P. Lethielleux, 10 rue Cassette, Paris, VIe.

Livre gracieux et solidement documenté, qui se recommande aux directeurs d'âmes et spécialement aux jeunes gens pour lesquels il a été écrit. L'auteur dit, — en neuf chapitre, — que le Père Lacordaire aimait les jeunes gens, pourquoi il les aimait et en fut aimé ; les caractères généraux de sa direction ; comment il se plaisait à développer en eux la grandeur d'âme, le culte de J. C., l'amour de l'Eglise, l'amitié ; comment il les exhortait à pratiquer la chasteté, les devoirs quotidiens, les vertus civiques. Une *Brève notice sur le Père Lacordaire*, modèle du genre, est publiée en appendice.

daire, un homme qui les aime et en soit aimé, parce qu'il sera jeune avec les jeunes, qui sache "croire à leur âme", à ses forces, et surtout à sa bonté, qui fonde leur vie spirituelle sur le culte de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié, et sur l'amour de l'Eglise, qui enracine leurs vertus dans les profondeurs de la vérité chrétienne !

Lacordaire était optimiste. Le P. Noble lui en voudrait de ne l'avoir pas été. Car il n'aime pas les directeurs pessimistes. Leur méthode est par lui vigoureusement dessinée, même poussée en relief jusqu'à l'excès, d'aucuns diront peut être jusqu'à la caricature. C'est à dessein, pour mettre en pleine lumière l'autre méthode, celle de Lacordaire.

Le pessimisme n'est pas une méthode ; c'est un principe, ou, si l'on veut, un esprit, qui se traduit en méthode par l'autoritarisme. L'autorité est excellente ; l'autoritarisme est détestable. Il exagère la faiblesse, l'indocilité des jeunes et les mène, comme des soldats, au commandement. Il ne voit pas la complexité, la variété des âmes, et impose à tous et toujours un même cadre de vie abstrait et rigide. Sous prétexte de comprimer les mouvements déréglés, il étouffe en même temps les élans généreux : il émonde, il n'arrose pas ; surtout il n'ensoleille jamais. Vertu froide et mécanique, ou bien hypocrisie qui éclate le jour où la main directrice lâche le moule, voilà le résultat.

A l'extrême opposé, qui n'a connu de ces directeurs qui, dans leur confiance naïve dans la jeunesse, prétendent ne la gouverner que par la conscience et l'amour ? Beau rêve à la Jean-Jacques ! Ce qu'il en advient ? Paresse des intelligences, hypertrophie des sentiments, anarchie des volontés, et les fruits pratiques de ces fleurs idéales. Lâcher toutes brides à la spontanéité, diriger à coups de sermons sur l'initiative, sur l'enthousiasme, sur la grandeur d'âme, sur l'amitié, etc., etc., c'est fonder l'action sur les "raisons du cœur" que, vous le savez bien, "la raison n'entend pas".

Telle ne fut pas la direction du P. Lacordaire. Et pourtant son regard sur la jeunesse fut celui d'un optimiste. Qui s'en étonnerait de ceux qui admirent en lui une de "ces âmes privilégiées, fécondes en chauds mouvements jusqu'à leur dernier jour" ? "A vingt ans, pensait-il, une

âme généreuse ne cherche qu'à donner sa vie par un grand dévouement : l'amour y surabonde avec la force". Il croyait que le meilleur moyen d'arracher au mal, c'est d'entraîner au bien. Selon le langage fleuri du P. Noble, il "écartait d'une main tendre et émue les herbes folles des passions pour découvrir et dégager les tiges encore frêles qui ne demandent qu'à monter et à s'épanouir en frondaisons de vertus".

Relisons ce témoignage d'un ancien élève de Sorèze : "Il ne cherchait point à ralentir notre ardeur ; il flattait les palpitations et les frémissements généreux de notre âme ; il pressait entre ses mains et sur son cœur nos facultés, et les "grandissait en les maîtrisant".

Voilà la formule de la direction vraiment éducatrice, qui concilie les devoirs de l'autorité et les droits de la spontanéité. Le P. Noble la commente excellemment ;

"Grandir en maîtrisant ; faire appel aux énergies latentes, aux bonnes dispositions, à la promptitude du cœur, à la générosité et à la force du dévouement ; démêler de toute scorie les effervescences et les enthousiasmes de l'âme ; faire naître des spontanités ; produire des âmes vivantes dont le bien sortira de leur intérieur, dont les vertus seront le fruit de l'effort personnel, du besoin senti, voulu, aimé ; développer en élargissant, au lieu de restreindre en comprimant ; rendre le devoir attirant et libérateur, au lieu de le faire paraître ennuyeux et tyrannique ; engendrer l'optimisme qui rassérène et enflamme ; écarter le pessimisme qui refroidit, en attendant qu'il dégénère en scepticisme qui tue ; "s'attacher aux espérances plutôt qu'aux pressentiments funestes" ; " panser les plaies au lieu de les envenimer " ; découvrir " le point d'appui pour Dieu " ; démêler dans le cœur " par quels nœuds le mal s'enchaîne au bien " ; accueillir tout ce qui peut y éclore de bonté naturelle pour le purifier et le faire servir à un idéal supérieur : tel nous paraît avoir été le premier caractère général de la méthode de direction suivie à l'égard des jeunes gens par le P. Lacordaire".

Oui, sans doute, cette méthode est à base d'optimisme. Il aime la passion plus qu'il ne la craint, celui qui écrit : " Si vous n'étiez point passionnés, vous accompliriez sans doute le bien, mais vous ne l'aimeriez pas assez " ; celui qui voit sur le front d'un jeune homme " le resplendissement de Dieu " et déclare " impossible de voir une âme

vierge sur un visage pur, sans être ému d'une sympathie qui contient de la tendresse et du respect"; celui qui s'accuse d'être pour les jeunes gens "tendre comme une mère".

Sans doute; mais gardons-nous d'oublier qu'il savait être "fort comme le diamant", que, pour être chaudes, ses étreintes étaient parfois d'une rudesse salutaire, qu'il savait commander le courage, et discipliner la liberté.

La parole de Lacordaire est éteinte; mais son âme rayonne encore. Nous comprenons l'attirance de cette âme ferme et douce, pure et grande.

S'il est vrai que la paix nous ait amollis, que les défaites nous aient abattus, comment nous relèverons-nous? Par de vigoureuses convictions, par une foi optimiste en Dieu et en la France, par l'initiative dans la discipline.

Les leçons de Lacordaire sont donc actuelles. Merci au P. Noble de nous les avoir si opportunément et si intelligemment proposées.

M. CHARLES.

CHRONIQUE

LA CATASTROPHE DE REGGIO

Un frère convers dominicain, de la Province de Lyon, en résidence à Reggio depuis quelques mois, adressait, le 17 janvier, à un ami de France, la touchante relation qu'on va lire :

Mon cher ami, j'ai reçu avec grand plaisir votre missive. Merci de vos vœux et recevez les miens très émus, et encore *tout couverts de poussière*.

Cher ami, vous me demandez d'amples détails, sur la "terrible catastrophe", *terremoto*, qui a failli nous envoyer dans l'autre monde. Je vous dirai simplement ce qui nous est arrivé à nous autres, pauvres "frati", envoyés là-bas

pour reconstituer sur des bases solides l'antique province Dominicaine de Calabre. Pendant neuf mois entourés de l'estime et de l'affection de ces populations simples, mais respectueuses, nous nous sommes appliqués à leur faire un peu de bien ; et nous voyions avec plaisir augmenter le nombre des habitués de notre église " San Domenico ", que de pieuses personnes nous aidaient à orner par leurs offrandes, quand le Seigneur a permis, pour nous éprouver, qu'en un instant, le fruit matériel de nos labeurs fût anéanti.

Non seulement l'église est détruite, mais encore notre " conventino " que nous avions restauré avec tant de peines et de fatigues.

Le matin du 28 décembre, je m'étais levé selon mon habituelle, à quatre heures et demie, afin d'aller ouvrir l'église et préparer les autels pour les messes. Je remontai ensuite au premier étage, attendant, pour éveiller le R. P. Prieur Vincenzo Falzone, que cinq heures et demie aient sonné. Lorsque je frappai à sa porte, au lieu de me répondre simplement " *Deo gratias* ", comme à l'ordinaire, il m'appela dans sa cellule. A peine y fus-je entré et sans que j'aie eu le temps de lui demander ce qu'il désirait, que nous sentîmes la maison secouée avec une violence inouïe : " Qu'est-ce donc ? " s'écria le Prieur. Mais, sans lui répondre, j'avais fui déjà instinctivement et j'étais allé me réfugier sous l'arc de la porte du réfectoire situé tout près de là.

Ma parole est impuissante à vous dépeindre le terrible moment que je passai alors. Au milieu du fracas épouvantable, je compris que la toiture venait de s'effondrer sur le plafond du réfectoire qu'elle entraîna dans sa chute. Les briques, les tuiles pleuvaient autour de moi, déchirant mes vêtements et brisant mon rosaire.

Dès que cette première secousse fut passée, je m'enfuis au jardin par une fenêtre dont les vitres avaient été brisées. Mais déjà une seconde secousse se produisait, et un mur s'écroulait à mes côtés, sans cependant me blesser sérieusement ; car c'est tout juste si une brique m'arracha une moitié de la petite lampe que je tenais encore à la main.

C'est de là que j'entendis le bon P. Antonino Luddi demander du secours. Il s'était réfugié sous son lit après la première secousse, mais à la seconde il avait été précipité avec sa chambre, sur une famille qui se trouvait au rez-de-chaussée ; sans blessures graves, mais couvert de sa seule chemise,

il parvint à se dégager des décombres et à sortir jusque dans la rue.

A peine me suis-je aperçu d'un peu de calme, que je retourne en hâte chez le P. Prieur. Je le trouvai sain et sauf, pris des habits et courus vêtir le pauvre P. Luddi, que je trouve la tête en sang, les jambes chancelantes, couvert de poussière, et pleurant comme un enfant. Avec un de mes mouchoirs, je lui enveloppe la tête, et lui enfile deux habits l'un sur l'autre. J'aide ensuite à sortir au jardin les autres Religieux restés encore dans le Couvent, mais à peine ceux-ci sont-ils dehors, qu'une troisième secousse se produisit, si violente que, pour ne pas tomber, nous dûmes nous cramponner aux arbres. Vous devinez, cher ami, quelles actions de grâces nous rendîmes au Ciel quand nous constatâmes que nous étions tous vivants.

Sans perdre de temps, nous commencâmes à porter secours à nos voisins, moins heureux ; mais ce n'est qu'au lever du jour que nous comprîmes l'étendue du désastre.

Après avoir pansé le bon P. Luddi, recueilli tout près de là, chez les Visitandines, dont il était le dévoué confesseur, et dont le couvent était devenu aussi inhabitable que le nôtre, je me munis de divers médicaments et me mis à courir au secours des blessés, à panser leurs plaies et à leur donner quelques mots d'encouragement, pendant que les Pères leur portaient le bénéfice de l'absolution. Mes provisions de remèdes sont vite épuisées, et je cours à l'hôpital, où je trouve les bonnes Sœurs " Della Carità " toutes sauvées, mais la pharmacie est sous les ruines. Je suis contraint de retourner cher les Salésiennes, et de nouveau je me mets à courir au secours des pauvres blessés, jusque vers deux heures. Alors, n'en pouvant plus, je me présente chez nos bonnes Sœurs Visitandines qui me font prendre un peu de nourriture.

Je ne vous dirai pas, cher ami, car les journaux vous l'auront dépeint, le lugubre spectacle de ces milliers de personnes surprises par la mort au milieu du sommeil.

Mais il fallait penser à la nuit. Une grande baraque fut dressée au milieu du jardin, assez loin pour qu'aucun mur pût nous atteindre en cas d'éroulement. Ce fut là que nous passâmes nos nuits durant la semaine que nous restâmes à Reggio après la catastrophe, et durant laquelle nous nous sommes efforcés de mettre un peu de baume sur tant de douleurs, et de parler de Dieu à ces pauvres gens à moitié déses-

pérés. Notre baraque servit de refuge pour nous, les Visitandines, les Bénédictines et les Maculatines ; le matin on y dressait un autel où nos Pères offraient le divin Sacrifice.

Les premières nuits, nous les passâmes en prières, car le sommeil semblait nous avoir abandonnés ; la pluie d'ailleurs, passait par les fissures de notre pauvre toit ; nous nous réveillions souvent tout mouillés sur nos planches de lit installées tant bien que mal, dans notre baraquement ; et il ne fallait pas songer à changer d'habits, car nous avions tous distribué pour vêtir les personnes nues qui se présentaient à nous. Oh ! cher ami, quelle douleur en présence de tels dénuelements ! Quelle surprise en voyant des personnes, la veille roulées en carrosse et aujourd'hui nous demandant, en grâce, chemises, caleçons, bas, etc. !

Enfin, le 5 janvier, voyant que nous n'avions plus rien à faire, parce que peu de personnes étaient restées à Reggio, après l'évacuation des blessés, nous sommes partis pour Naples, emmenant avec nous la plupart des Visitandines, afin de les placer ici et là, dans les différents monastères de leur Ordre. Pour moi, me voici de nouveau à Rome avec bien des égratignures, mais sans blessures, remerciant N.-D. du Rosaire de m'avoir sauvé.

A notre passage à Pompéi, nous sommes allés chanter un *Te Deum* d'action de grâces, et le bon P. Luddi, guéri à peu près de ses blessures, nous a fait un petit " fervorino " qui nous a tous fait pleurer.

Le temps ne pourra pas effacer les profondes émotions que j'ai éprouvées, et le corps lui-même réclame quelque repos. C'est pourquoi je vous envoie ces quelques détails du monastère de Marino, où je suis venu passer quelques jours.

Saluez pour moi nos amis et demandez-leur de remercier Dieu avec nous, pour cette préservation merveilleuse.

Votre ami dévoué,

FR. JACQUES VIANNI.

PRÉDICATIONS

STATIONS QUADRAGÉSIMALES

MONTREAL, Notre-Dame.....	R. P. PADÉ.
Saint-Jacques.....	R. P. PERROTIN.
OTTAWA, Saint-Jean-Baptiste.....	R. P. LAMARCHE.
NOUVELLE ORLÉANS, Cathédrale.....	T. R. P. GROLLEAU.
FALL-RIVER, MASS., Ste-Anne.....	T. R. P. HAGE.
LEWISTON, ME., St Pierre et St Paul.....	R. P. MIVILLE.

RETRAITES ET MISSIONS

MONTREAL, Sacré-Cœur, 28 fév. au 7 mars, aux jeunes filles.....	R. P. RONDOT.
7 mars au 14, aux hommes.....	R. P. COUTURE,
14 au 21, aux dames.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
21 au 28, aux jeunes gens.....	T. R. P. LANGLAIS,
St-Jean-Baptiste, 7 au 14, aux jeunes filles	R. P. THÉRIAULT.
14 au 21, aux dames.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
21 au 28, aux hommes.....	R. P. HAMEL,
28 au 4 avr. aux jeunes gens.....	R. P. TURCOTTE.
Vendredi-Saint.....	T. R. P. BÉLIVEAU,
Pâques.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
Ste-Brigitte, 7 au 14, aux Dames.....	R. P. RONDOT.
14 au 21, aux jeunes filles.....	R. P. THÉRIAULT.
21 au 28, aux jeunes gens.....	R. P. COUTURE,
28 au 4 avril, aux hommes.....	R. P. BIBAUD.
Vendredi-Saint.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
Ste-Hélène, retraite.....	R. P. COUTURE.
LONGUE-POINTE, ret. au Noviciat des FF. de la charité, du 11 au 21.....	R. P. BÉLIVEAU,
	R. P. BELLEMARE.
	R. P. DION,
	R. P. BIBAUD.
	R. P. COUTURE,
	R. P. THIBAUT.
	R. P. THÉRIAULT,
	R. P. BOURBONNIÈRE.
	R. P. COUTURE.
	R. P. DOYON.
	R. P. LOUTAIN.

VERDUN, ret. anglaises, du 28 fév. au 7 mars..	} R. P. Ls. ARCHAMBAULT.
ret. françaises, du 7 au 21.....	
ST-PHILIPPE DE LAPRAIRIE, Jeudi-Saint à Pâq.	} R. P. BIBAUD.
STE-MARIE DE MONNOIR, 24 au 28 aux dames.	
28 fév. au 7 mars, aux hommes.....	} R. P. COUTURE,
ST-JACQUES DE L'ACHIGAN.....	
BELCÉIL, triduum.....	} R. P. BOURBONNIÈRE.
ST-MARC DE RICHELIEU, tridum.....	
ST-CHARLES DE RICHELIEU, mission.....	} R. P. DOYON,
ST THÉODORE D'ACTON, du 7 au 14.....	
ST-ATHANASE D'IBERVILLE, du 28 au 31.....	} R. P. GRANGER.
ST-GEORGES DE WINDSOR, du 28 fév. au 7 mars.	
WINDSOR MILLS, du 27 au 4 avril.....	} T. R. P. LANGLAIS,
CLARENCE CREEK, 13-14.....	
EMBRUN, 14-21.....	} R. P. LAUZON.
SMITH'S FALLS, 28 fév. au 14 mars....	
OTTAWA, réunion des T. O.....	} T. R. P. LANGLAIS,
COATICOOK, du 21 au 4 avril.....	
ARMAGH, du 14 au 18.....	} R. P. Ls. ARCHAMBAULT.
MASTAI, du 1 au 5.....	
MALBAIE, du 28 au 4 avril.....	} R. P. M. MARION.
FRASERVILLE, St-Fr. Xavier, du 7 au 14.....	
KAMOURASKA.....	} T. R. R. LANGLAIS,
MISFASSINI, triduum RR. PP. Trappistes....	
PÉRIBONKA, ret. au FF. de St-Régis.....	} R. P. LAUZON.
ST-HYACINTHE, Notre-Dame, réunion du T. O.	
NEW BEDFORD, MASS, St Hyacinthe, retraite.	} T. R. P. GILL,
PHENIX, R. I., retraite.....	
WOONSOCKET, R. I., Précieux-Sang, retraites.	} R. P. CHAMBERLAND.
MANVILLE, R. I., retraites.....	
MARLBORO, MASS., retraites.....	} T. R. P. LANGLAIS.
BINGHAMPTON, N. Y.....	
OGDENSBURG, N. Y. du 28 fév. au 7 mars....	} R. P. GAUVREAU,
MIDDLETON, N. Y.....	
ELMIRA, N. Y.....	} R. P. COUET.
JAMESTOWN, N. Y.....	
CLAREMONT, N. H., du 21 mars au 1 avril....	} R. P. ROY.
TAUNTON, MASS., 21 au 28, aux dames.....	
28 au 4 avril, aux hommes.....	} R. P. ROY.
WALTHAM, MASS.....	
	} R. P. COUET,
	} R. P. DUPRAS.
	} R. P. COUET,
	} R. P. DUPRAS.
	} R. P. COUET.
	} R. P. COUET.
	} R. P. LAFERRIÈRE.
	} R. P. ROULEAU.
	} R. P. ROULEAU.
	} R. P. FARLY,
	} R. P. CHARRON.
	} R. P. MARCHILDON.
	} R. P. LAMARRE,
	} R. P. MARCHILDON.
	} T. R. P. COTÉ.
	} T. R. P. COTÉ.
	} T. R. P. COTÉ.
	} T. R. P. COTÉ.
	} R. P. LAFERRIÈRE.
	} T. R. P. BÉLIVEAU.
	} T. R. P. BÉLIVEAU.